

### **Henry Maldiney et la présence fermée du psychotique.**

C'est à partir de deux textes du recueil « Penser l'homme et la folie » que j'ai préparé cette intervention. Il s'agit de « Présence et psychose » et « De la transpassibilité ».

La rencontre de ces textes fut pour moi décisive dans mon travail auprès des sujets psychotiques et des enfants autistes, dont le traitement me fut confié dans le cadre d'une unité de soin, il y a maintenant près de vingt ans.

Cet abord peut sembler privilégier le caractère « utilitaire » de la référence à Henri Maldiney dans la compréhension et le traitement de ces patients. Mais je pense que personne ne verra dans cet emploi la restriction d'une œuvre philosophique. Il est vrai que le thème de ce colloque était : l'apport des sciences humaines dans l'œuvre d'Henri Maldiney ; or je peux sembler me diriger vers l'apport de Maldiney dans le champ de la psychiatrie.

Mais il est impossible de concevoir cet apport sans réciprocité. Si la psychiatrie a apporté au philosophe, c'est que celui-ci l'avait déjà enrichi par la forme de son questionnement.

En parlant de la présence fermée du psychotique je pensais à la difficulté et au désarroi que j'éprouvai lorsque, jeune psychiatre, je me trouvais un jour renvoyé à mes études par un patient qui m'avait apostrophé en ces termes : « ce que j'ai à vous communiquer, vous ne pouvez pas le comprendre parce que vous n'avez pas étudié ces choses là... » Ce jeune homme n'avait pas tort. Il se sentait « amorcé » par le soleil et par la lune, dont il devait régler les relations, sous peine d'être partiellement éviscéré en cas d'échec. Or, j'étais dépourvu des connaissances qui m'auraient permis d'intervenir dans ce débat pour en atténuer l'urgence. J'étais donc prié de m'écarter d'une problématique qui m'était étrangère. La présence fermée du psychotique m'évoquait aussi le découragement qui m'avait saisi lorsque je fus plus tard chargé du traitement d'enfants autistes. Ceux-là même que j'incitais à peindre et à dessiner dans l'espoir d'obtenir quelque lumière sur l'organisation de leur monde ; qui réalisaient le plus souvent de plates et monochromes galettes de peinture, sans aucun égard pour l'espoir que je nourrissais d'y voir apparaître une signification.

Mais c'est justement à propos de ce genre de productions, commentées dans « Psychose et présence »<sup>1</sup>, que j'aimerais d'abord insister pour montrer comment Maldiney reçoit, depuis une manifestation du mode d'être psychotique, un éclairage sur l'existence, et comment il dégage, à partir de l'examen et de la description d'une de ces peintures a priori insignifiantes, les termes d'un conflit, d'une tension critique entre l'être et son fond.

---

<sup>1</sup> *Penser l'homme et sa folie, Psychose et présence, p 11 à 13, ed Millon, Grenoble, 1991.*

Il entreprend donc la description d'une « œuvre », plate et monochrome, rouge, elle couvre de façon monotone la presque totalité du format. Mais Maldiney, toutefois, ne néglige aucun détail de sa facture. Il y voit des inflexions, des hésitations, des mouvements contrariés, des tentatives échouées de se déprendre du fond. Là où quiconque ne verrait qu'un échec de la figuration, un échec tout simplement, Maldiney voit une suite de tentatives pour se déprendre du fond, tentatives qui ne parviennent à aucun détachement, aucun écart, et qui finissent toujours dans la saturation. C'est-à-dire dans un confinement autistique, le contraire même de l'ouverture.

« Mais ici la forme émerge à peine des remous presque amorphes du fond. Elle n'existe pas le fond ; elle est prise et comprise en lui [...] Menacé de résorption dans le fond indifférent, L'existant devient la possibilité, en acte dans l'angoisse, de sa propre impossibilité. »<sup>2</sup>

Seule subsiste, dans cet exemple-ci, une sorte de marge, non saturée, qui indique l'espace d'une dimensionnalité conservée. (Signalons au passage que dans les peintures d'enfants autistes, même cette marge est absente...)

Il est remarquable que Maldiney recueille ainsi, en clinicien, tous les signes laissés à ciel ouvert dans cette peinture ; toutes les tentatives d'animation du fond et particulièrement l'absence de détachement possible d'avec ce fond.

Cette attitude clinique chez un philosophe se double d'une prise de position inhabituelle dans les services de psychiatrie. Cette prise de position s'exprime ainsi : « qui serais-je, dit Maldiney, si j'avais moi-même réalisé cette peinture ? »<sup>3</sup>

Je serais condamné à ne pouvoir me déprendre du fond, je serais certes un existant, mais, un existant « éprouvant la possibilité comme la plus dure des catégories... Il (l'existant psychotique) existe son là comme le lieu où il est livré à l'angoisse de son non-lieu dans la compacité du fond. »<sup>4</sup>

C'est là un exemple de cette réciprocité que j'évoquais en commençant, où l'on voit le psychotique faire au philosophe la monstration d'une forme de l'être. Et de cette situation questionnée à partir d'un « qui serais-je, si j'avais fait moi, cette peinture ? » se dégage un enseignement, une indication à propos de l'existant qui peut donc être assigné ici à la résidence d'un fond.

On aperçoit là le style particulier de la rencontre de Maldiney avec le psychotique. Un style, un abord qui se distingue « naturellement », pourrait-on dire, d'un cheminement philosophique ignorant les formes de l'existence réfugiées dans la psychiatrie...

Et je donnerai un exemple. Comme une anecdote, à propos de cette différence d'approche entre Maldiney rencontrant l'autisme dans la psychose et Husserl passant par l'autisme, sans du tout y prendre garde, parce que dans son cheminement, en droit, en philosophie, la position autistique n'a aucune importance ; elle sert un raisonnement, sans plus ; sans apparaître comme une impasse existentielle qui devrait rebuter la pensée. Bien sûr il ne s'agit pas de « pointer un défaut » du texte husserlien ! On veut seulement insister sur une différence d'abord entre Husserl et Maldiney :

---

<sup>2</sup>*Penser l'homme et sa folie, Psychose et présence, p 12, ed Millon, Grenoble, 1991.*

<sup>3</sup> *Ibid. p 11*

<sup>4</sup> *Ibid. p 12*

Ainsi, dans la cinquième méditation Cartésienne, Husserl recommande-t-il une manœuvre qui consiste à réduire l'Ego transcendantal, à pratiquer une seconde réduction pour éliminer toute considération de l'Ego pour un autrui quelconque, jusqu'à occulter tout objet pouvant s'y rapporter. Husserl décrit alors cette forme d'Ego comme l'Ego propre ; essentiellement réduit au corps propre et à ses environs immédiats. Cet Ego, partant de lui-même, pourra re-constituer un monde dont la réalité sera différente de la sienne propre : un monde seulement présomptif, tandis que la réalité de l'Ego est connue, elle, de manière apodictique.<sup>5</sup>

Pour un psychiatre, l'hypothèse de cet Ego réduit, tout à fait à sa place dans le raisonnement husserlien, évoque immédiatement la position autistique. Cette réduction exigeant la scotomisation d'autrui et le repli de l'être en son corps, amènerait le sujet en une place dont il ne pourrait jamais s'émanciper pour aller re-constituer un monde, à partir de son corps et de ses entours immédiats. Cette réduction tellement radicale de l'Ego lui serait fatale.

Cela dit pour insister sur l'importance décisive d'une fréquentation et d'une connaissance de la psychose. Il me semble en effet que Maldiney n'aurait pu emprunter ce détour sans se trouver arrêté par cet Ego deux fois réduit, innocemment anéanti : animal et « impraticable ».

Mais cette différence de style et d'abord, on va la trouver explicitement formulée par H. Maldiney dans un passage central du texte : De la transpassibilité. Où l'auteur marque sa différence avec Husserl et Heidegger à propos de la constitution d'autrui.

Dans ce passage la *rencontre* est identifiée comme le moment crucial, capable d'éprouver le savoir être de l'homme. Partant de l'impossibilité pour le psychotique de rencontrer autrui sans s'en trouver défait, Henri Maldiney désigne comme transpassibilité la condition nécessaire à la réussite d'une rencontre qui ne serait pas préjudiciable à l'identité du sujet.

Toutefois, avant d'en arriver à ce point il va rappeler ce qui lui semble insuffisant, ou absent, dans les modalités d'accès à autrui chez Husserl et Heidegger. Nous le disions plus haut Husserl établit la distinction entre ce que le moi, l'Ego, sait être lui et ce qu'il sait être étranger à lui. Entre un monde apodictiquement garanti et un monde présomptif. Mais comment, dans ce monde, autrui va-t-il être finalement trouvé ? Car il ne suffit pas qu'il soit prouvé. Comment sera-t-il trouvé ? C'est la question que Maldiney pose au texte de Husserl.

On peut imaginer les arguments d'une réponse à partir des termes employés par Husserl dans la cinquième méditation : par appariement et glissement de sens, la perception d'un corps « étranger » possédant un versant physique et un versant psychique, va constituer une monade qui s'apprête dans la mienne. A la fin, le premier élément étranger au moi ayant la forme d'autrui sera finalement ramené au « non Moi » sous la forme d'un « Moi d'autrui ». Un « je » étranger qui serait un autre « je ». Et la compréhension empathique de prolonger la reconnaissance des états psychiques de cet autre, par comparaison avec l'allure de « mes » états psychiques.

Mais de cette conception husserlienne Maldiney va s'écarter en faisant observer que la « rencontre » n'a toujours pas été produite. Car celle-ci ne peut être confondue avec l'établissement logique d'une possibilité de perception d'un autre ou d'un « Moi autrui ».

---

<sup>5</sup> E. Husserl, *Méditations cartésiennes, cinquième méditation, §45 à 50*, PUF, Paris 1994

Maldiney insiste par le renouvellement de cette question : « Où et comment accéder à la toute et nue présence de l'autre ? »<sup>6</sup>

Quant à Heidegger et à sa manière d'intégrer « autrui » à « l'être avec », et « l'être avec » à « l'être là », Maldiney va en disposer d'une façon assez radicale. A la question : est ce que l'être-là d'autrui peut faire encontre à un autre être-là dans le monde de celui-ci ? Maldiney répond : « En réalité l'encontre annule la rencontre. »<sup>7</sup>

Car la rencontre, dit Maldiney, est expression. Elle ne fait donc pas encontre à la manière d'une chose là devant moi. C'est un événement qui se produit sur un plan essentiellement pathique, et bouleverse mon monde, en impose la redistribution, la réinvention immédiate. Abandon du monde précédent et promotion d'un monde autre. Ce bouleversement qui ne s'annonce depuis aucun étant du monde précédent, suppose que le Moi peut être passible de ce qui advient.

Or, cette capacité de pâtir de l'expression d'autrui dans la rencontre, et de se retrouver Soi, dans et par l'ouverture au monde changé, cette capacité de transformation sans dommages, le psychotique, par son échec même, atteste de sa nécessité.

« Dans la psychose, la transformation n'a pas lieu et désormais pour l'existence, mobilisée dans l'entre deux, il n'y a plus d'événement. Elle est en défaut de cet existentiel. »<sup>8</sup> « Mais Il (le psychotique) témoigne de cette dimension d'être qui lui fait défaut, par le travail de l'existence malheureuse. »<sup>9</sup>

Le psychotique, ayant subi l'événement inintégrable de la rencontre est donc en crise. Alors ramené à son fond dont il ne peut se déprendre, mais toujours confronté à l'existence, il subit dans la crise, sur un mode pathique, la tension de l'impossibilité à être comme à n'être pas. Entre la confusion avec le fond et l'existence hors de portée.

Comment s'établit la disposition de se trouver ainsi jeté dans l'impossible ?

Pour envisager cette question Maldiney s'accorde à l'apport d'un autre clinicien, Winnicott, qui constate la pertinence d'une hypothèse : la crainte de l'effondrement. Une crainte qui s'origine chez chacun et se retrouve, plus ou moins vivement, dans l'expression de situations critiques ; chez les névrosés ou « normopathes », dans les diverses conduites phobiques : peur du vide, du noir, de l'enfermement, bref, de tout ce qui menace de réduire à rien l'existence promue depuis l'être.

Chez le psychotique, comme pour tous, selon J.B. Pontalis commentant Winnicott « *un effondrement a déjà eu lieu dans le passé. Mais - et c'est là le paradoxe central - il a eu lieu sans trouver son lieu psychique ; il n'est déposé nulle part.* »<sup>10</sup>

Il a pu s'agir de n'importe quelle expérience de discontinuité, d'une vacance de l'environnement, d'une indisposition marquée, dont le sujet n'a même pas fait l'épreuve, et qui menace, un jour, d'avoir lieu. Un monstre d'insignifiance menace de précipiter le sujet dans la béance, entre être et non être.

---

<sup>6</sup> H Maldiney, *Penser l'homme et sa folie, De la transpassibilité*, p398, ed millon, Grenoble, 1991

<sup>7</sup> H Maldiney, *Penser l'homme et sa folie, De la transpassibilité*, p399, ed millon, Grenoble, 1991

<sup>8</sup> *Ibid*, p 401

<sup>9</sup> *Ibid*, p 411

<sup>10</sup> D.W. Winnicott, *Jeu et réalité, préface de J.B.Pontalis*, p XI

Or, de cette béance initiale, qui peut toujours s'actualiser dans et par l'effondrement, le Soi doit s'exister en accédant à l'être. Le Soi doit se trouver frappé d'être. Alors « la béance disparaît à travers elle-même dans la patence de l'ouvert. »<sup>11</sup>. C'est ce qui advient pour tout sujet qui est dans la possibilité d'être. Pour le névrosé dont le Soi « prend l'être », comme l'expédient qui convient pour échapper à la béance.

Mais, pour le psychotique, ce qui vient à manquer c'est un premier effet de la transpassibilité : le Soi n'est pas passible de l'être. Il n'existe pas la béance et donc, contrairement au névrosé, il ne peut s'émanciper de ce non lieu, emplacement critique entre être et non-être, passage intemporel et atopique de l'entre deux, agonie primitive qui nécessite la structuration urgente d'une construction : le délire ou quelque interprétation du monde qui doit succéder à la défaite de l'arrangement existentiel, provoquée, cette défaite, par l'inintégré expression de l'autre dans la rencontre.

Comme le dit souvent H.Maldiney : Le psychotique ne triche pas ! Il ne peut recourir à l'inauthenticité pour atteindre à une accommodation neutralisante. Il n'occulte pas l'entre deux et peut seulement témoigner d'une existence « quand même » ; d'une dimensionnalité conservée, par la construction rigide d'un monde délirant. Un monde élaboré à partir des débris du monde perdu dans le choc de la rencontre inintégré avec l'événement, une construction, qui permet son existence. Car, comme le rappelle Maldiney « il n'y a de psychose que d'un existant »<sup>12</sup>

Mais dans l'impossibilité de transformation continue qui constitue l'unité du corps propre, le corps est dé-limité, susceptible de se trouver contaminé, défait par tout ce qui vient à lui. Par là même, le Moi, dans l'urgence, résorbe en lui ses limites. Alors le psychotique est sans sympathie. Sa présence est fermée. Cette fermeture manifeste une absence de transpassibilité dont H. Maldiney dira qu'elle est l'essence de la schizophrénie. Cette carence du possible fait l'impossibilité pour le sujet psychotique, pour le mélancolique par exemple, d'atteindre et de rencontrer. Quant au maniaque, dans l'impossibilité d'habiter, détaché du sol et privé du contact avec l'expérience, « il se soustrait à la rencontre par le devancement ».

Comme le dit Maldiney, le psychotique éprouve la possibilité comme la plus dure des catégories. Ainsi dans le discours de certains patients, dont la situation est marquée de grave indécision, l'état de balancement infini au sein de l'impossible se signifie-t-il par l'emploi insistant du « peut-être ». Cette formulation et ses dérivés expriment la profonde perplexité qui aboutit à l'empêchement du sujet. Ce « peut-être » fait entendre qu'il en va pour le sujet de son *pouvoir* comme de son *être*. De son *peut...être* comme de son *peu d'être*.

°

L'ensemble de mon propos s'est constitué dans le souci de rappeler que, pour partie, l'apport de la psychiatrie à l'œuvre d'Henri Maldiney était issu du contact direct entre le psychotique et le philosophe. Sans ignorer la part de ses échanges et de ses collaborations avec des praticiens aussi considérables que Binswanger, j'ai souhaité insister sur l'attitude spontanément « clinique » d'Henri Maldiney ; sur cette disposition peu commune chez un grand philosophe qui s'est inquiété du savoir indicible de ceux que la folie retient.

---

<sup>11</sup> H Maldiney, *Penser l'homme et sa folie, De la transpassibilité*, p 425, ed millon, Grenoble, 1991

<sup>12</sup> H Maldiney, *Penser l'homme et sa folie, Psychose et présence*, p13, ed millon, Grenoble, 1991

Alain GILLIS Psychiatre

---